

Texte publié dans l'ouvrage « La relation au public dans les arts de la rue » dans la collection Carnet de Rue aux éditions de l'Entretemps, 2006.

J'ai beaucoup aimé ton dernier public.

Commençons déjà par remettre en cause le terme de « public ». Lors d'un événement récent organisé à Marseille, j'ai pu me lancer dans la constitution d'un jeu des 7 familles de publics, en distinguant 7 types de comportements à un même temps T :

- Les Spectateurs, ils connaissent le programme par cœur, ils connaissent les compagnies, les interprètes, ils sont bien équipés (chaussures, chapeaux, sièges, eau...).
- Les Badauds, ils passaient par là et ils adorent qu'enfin il se passe quelque chose, ils adhèrent très vite à la proposition, ils appellent leurs amis au GSM pour qu'ils les rejoignent.
- Les Observateurs regardent plus la scène urbaine que le spectacle proprement dit, ils sont de côté, un œil sur les Spectateurs et un autre sur les artistes (les professionnels font généralement parties des Observateurs).
- Les Habitants, ils sont chez eux, ils reçoivent, ils sont en général assez fiers, mais n'ont pas vraiment de point de vue sur l'œuvre (Komplex Kapharnaüm invitent les habitants qu'ils ont filmés à la répétition générale car ils ont remarqué qu'ils ne venaient pas au spectacle).
- Les Participants, ils veulent en être, ils sont hyperinteractifs, ils aident à ranger le matériel, mais délaissent les propositions classiques et sont peu attentifs au spectacle proprement dit.
- Les Complices, ils adhèrent plus à l'événement qu'aux spectacles, ils zappent. Quand on les interroge à la fin, ils ont vu « le festival », mais mélangent les propositions.
- Les Protestataires, ils râlent, protestent contre le coût excessif, contre l'utilisation de leurs impôts (même s'ils n'en payent pas), mais ils restent là et vont même attendre jusqu'à la fin pour dire tout le mal qu'il pense aux artistes quitte à leur payer un verre.

À ces 7 catégories, on peut rajouter une série de paramètres, comme le fait qu'il y a toujours trop ou pas assez de monde, qu'une grande partie des spectateurs arrivera après le début et partira avant la fin, que certains suivront la déambulation et d'autres pas. Et puis la question lancinante des enfants et des parents, des parents qui ne sont plus vraiment des adultes-spectateurs, mais des parents-spectateurs qui vont suivre la proposition artistique en fonction des réactions de leurs enfants.

Sans oublier le mode de rencontre des dits publics : convocation ou rencontre fortuite, temps de festivals ou représentation isolée, canular, rumeur, fiction, mythe, rituel, festività, art invisible.

La question du public est ainsi consubstantielle de l'œuvre, elle fait partie de l'écriture, Clé pour ne pas perdre le sens même des arts de la rue, elle est d'abord de la responsabilité des artistes avant d'être celle des organisateurs.

Aujourd'hui, une reconnaissance institutionnelle nécessaire se met en place. Si par malheur, par lassitude ou par désir de reconnaissance, nous perdions de vue la réponse artistique à la question des publics, nous abandonnerions nos désirs d'une plus grande place de l'art dans la vie des gens pour le remplacer par une forme d'art cultivé d'extérieur.

« J'ai beaucoup aimé ton dernier public », voilà donc le plus beau compliment à faire à un artiste, car c'est dire l'absolue justesse de l'invitation faite au public, la pertinence du travail dramaturgique et scénographique qui permettra aux spectateurs de trouver instantanément leur place, leur fonction même, dans l'œuvre proposée.

Pierre Sauvageot, novembre 2005